SÉMINAIRE « PENSER AVEC FREUD »

Document 66

Année 2025-2026

L'ENTRE-DEUX DANS LA PENSÉE FREUDIENNE

Incidents frontaliers.

Deuxième partie : Barrières, frontières, limites – La profondeur d'un oignon.

Dominique Scarfone

Frontières, limites, surfaces

Le document précédent se terminait sur les notions de surface et de limite qui sont voisines l'une de l'autre, sinon synonymes. À présent, je voudrais commencer par rappeler l'affirmation de Freud, dans *Le moi et le ça*, selon laquelle « le moi est avant tout un moi corporel; pas seulement un être de surface, mais aussi la projection d'une surface »[1]. Je pense aussi à Winnicott et à son introduction de la notion d'environnement, lorsqu'il considère que l'unité d'observation n'est pas l'individu seul, mais le dispositif individu-environnement[2]. Suite à quoi, j'invoque Maturana et Varela[3] qui, dans leur conception *autopoïétique* (auto-créatrice, auto-organisationnelle) du vivant, définissent l'environnement comme indissociable du système. S'appuyant sur eux, le sociologue Niklas Luhmann[4] définit un système comme « la différence entre le système et l'environnement ». Si cette dernière définition semble circulaire, c'est qu'elle l'est — mais cette circularité est inhérente à tout système vivant. La notion de différence revêt une importance particulière dans la mesure où, avec la *∂ifférance* de Derrida[5], elle implique non seulement le fait d'être différent, mais aussi celui d'introduire un retard, un *∂ifféré*. On peut dire que le système psychique surgit du fait d'un certain retard dans les processus biologiques. Alors qu'un processus strictement biologique se déroule silencieusement et sans interruption, la complication que constitue le psychique introduit la possibilité de retarder une réponse et, par conséquent, aussi le pouvoir de délibérer au sujet de cette réponse et, le cas échéant, de l'inhiber. La médiation — l'introduction d'un « entre-

---

[1] *OCFP*, XVI.

[2] D.W. Winnicott (1953), « Psychose et soins maternels ».

[3] Varela, Thompson et Rosch, L'Inscription corporelle de l'esprit, Seuil.

[4] Luhmann, N. *Introduction to systems theory.*

[5] Derrida, J., Freud et la scène de l'écriture, *in L'écriture et la différence,* Seuil, Points.

temps » — qui n'est pas simplement ce qui s'interpose entre nous et autre chose, mais signifie une ouverture vers une devenir jusqu'à un certain point imprévisible.

Cette manière de présenter les choses peut sembler faire abstraction de la substance — cette impression découle du fait que je me base sur l'idée que la « substance » n'est faite que d'événements, ou ce qu'on pourrait appeler des « incidents frontaliers ». En disant cela, je ne fais que suivre Freud qui laisse bien entendre que ce que nous pouvons savoir du fonctionnement psychique se passe aux frontières. Le 11 novembre 1911, dans son intervention lors d'une réunion de la Société psychanalytique de Vienne (SPV), il signale ceci :

> « ...ce que nous étudions, ce sont des processus qui ne se produisent pas *à l'intérieur* des systèmes psychiques, mais *entre* eux »[6]

Rien « à l'intérieur » donc, mais, ajouterons-nous, rien « à l'extérieur » non plus. Le « entre » n'est ni l'intérieur ni l'extérieur. C'est le plan de l'événement psychique. Ce qui se passe « à l'extérieur » du contact système-environnement, nous ne pouvons le savoir, parce que nous-mêmes n'appréhendons les événements que dans la mesure où ils excitent nos frontières, c'est-à-dire notre système de perception-conscience. Seul un système excité parvient à savoir quelque chose et ce qu'il sait, c'est qu'un événement « x » s'est produit à sa frontière. Cela l'incite à s'en former une idée, une image sensorielle, une théorie: le système que nous sommes se modifie donc quelque peu en fonction du dérangement qui se passe à ses frontières.

Oui, me direz-vous, mais ce savoir doit bien s'accumuler quelque part « à l'intérieur » de nous; la mention de modification du système ne laisse-t-elle pas entendre que le système est « quelque chose » ? Oui, bien sûr, et dans leur usage quotidien les notions d'intérieur et d'extérieur sont des guides très utiles dans l'établissement de l'épreuve de réalité. Il ne s'agit donc pas d'abolir toute référence à un intérieur ou à un extérieur. Néanmoins, à strictement parler, nous ne pouvons faire plus qu'émettre à leur sujet une hypothèse que des « examens de réalité » successifs viendront confirmer ou infirmer. Si dans notre quotidien nous nous guidons aisément grâce à ces deux notions, dans notre travail psychanalytique et dans notre réflexion rigoureuse sur le sujet nous sommes conduits à ne les accepter qu'à titre provisoire. Pourquoi ? Parce que même ce que nous supposons venir de l'intérieur, nous n'en savons quelque chose que si cela vient exciter notre système de perception-conscience, système qui, selon Freud, présente deux surfaces[7].

L'intervention de Freud à la SPV semble donc nous inviter à oublier la topographie et à insister sur le fait que nous ne rencontrons que des frontières, ou si l'on préfère, des

---

[6] *Les premiers psychanalystes. Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*, vol. III, p. 300, italiques dans l'original.

[7] Voir L'interprétation du rêve, Chap. VII, la section sur la régression.

« barrières de contact ». Vers la fin du document précédent, je mentionnais, que la réalité de ces barrières reposait sur un artefact, mais que le concept qui en est dérivé reste néanmoins des plus utiles. C'est ce que je tenterai de développer ici.

*

Admettons, me direz-vous, que tout ce que nous pouvons savoir est ce qui se passe aux frontières. Dans ce cas, à quoi ressemblent ces frontières ? Je l'ignore. Je les assimile simplement à l'appareil de perception-conscience qui joue un rôle fondamental dans le modèle freudien — comme le montrent les schémas du chapitre VII de *L'interprétation du rêve* et comme l'indique le rôle donné par Freud à la conscience vers la fin de ce même chapitre :

> « Aucun autre [rôle] que *celui d'un organe sensoriel pour la perception de qualités psychiques.* »[8]

Les systèmes sont donc distincts de leur environnement, mais sensibles à ce qui se passe à la frontière qui les sépare de ceux-ci. Si Niklas Luhmann précise qu'un système, c'est la différence entre le système et l'environnement, c'est, je crois, pour nous obliger à penser véritablement en termes systémiques, plutôt qu'en termes statiques. Un système, en effet, n'existe que tant qu'il lutte pour maintenir la différence d'avec l'environnement. Dès qu'il se distrairait de cette tâche il n'existerait plus en tant que système, il se dissoudrait dans l'environnement. La même chose se produirait si quelque chose de l'environnement entrait telle quelle dans le système. Un système ne peut admettre quelque chose qu'en le métabolisant, en l'assujettissant à ses propres lois de fonctionnement. C'est en cela que la frontière joue un rôle essentiel. Et sa préservation est tout aussi capitale.

Pourtant, le système doit bien pouvoir échanger avec l'environnement, s'en nourrir, y rejeter ses déchets. Varela parle alors de « couplage structurel » ou encore de « couplage fonctionnel », qui n'est pas sans rappeler les barrières de contact: il y a le contact nourricier, mais il y a la barrière qui protège le système contre sa dissolution. Nous ne postulerons donc pas la possibilité d'*entrer* dans un système, mais plutôt d'avoir un *contact tangentiel*. Ainsi, tant le système que l'environnement (qui peut être vu comme un autre système) restent pour l'essentiel les mêmes, bien que pouvant se modifier pour tenir compte du dérangement – de l'irritation, dirait Luhmann – produite lors du contact.

---

[8] *OCFP V*, p. 671.

Objections

– On peut alors se demander : qu'advient-il, par exemple, de l'empathie selon une telle conception ? – Ce que nous appelons empathie est une expérience vécue, mais cela ne veut pas dire qu'elle repose sur une quelconque « pénétration » de la psyché de l'autre. Ayant posé un contact tangentiel, la notion de *résonance* me semble mieux rendre compte du phénomène. Nous entrons en résonance avec celui ou celle que nous observons, et nous imaginons alors connaître « de l'intérieur » la personne observée — ce qui n'est pas nécessairement le cas, voire, très probablement pas le cas[9].

– Mais alors, insistera-t-on, qu'en est-il de la connaissance de notre propre monde intérieur ? – Rappelons d'abord qu'un des premiers acquis de la psychanalyse a été de nous apprendre que nous ne connaissons pas notre propre intérieur, que l'introspection elle-même n'est pas fiable, et que nous avons besoin de parler à quelqu'un pour éventuellement nous entendre nous-mêmes dire — c'est-à-dire manifester au niveau de notre surface, de notre frontière — des choses que nous ne savions pas pouvoir dire. Notre propre moi, on l'a vu, est affaire de surface, de frontières ou de limites menant à d'autres surfaces et entrant en résonance avec elles. Pour ce que nous pouvons en savoir, le « sanctuaire intérieur » est vide — ou plutôt, il n'y a pas de sanctuaire intérieur, car il n'y a pas, à strictement parler, d'intérieur. La notion d'intérieur est une métaphore empruntée à notre perception de lieux physiques fermés, de cloisons opaques, etc. Nous réifions ainsi notre vie psychique afin de nous en donner une image relativement maîtrisée. Or notre vie psychique est, par définition, …vivante, c'est-à-dire ayant un cours bien à elle et dont la psychanalyse, répétons-le, nous montre que nous n'en avons pas la maîtrise. Nos idées d'intériorité sont notre façon d'essayer d'enfermer la vie psychique qui en réalité déborde. En tant qu'analystes, nous devons tourner notre attention vers cette vie psychique, mais une attention toute particulière, corrélative à celle que nous demandons à nos patients de tourner vers la leur. C'est pourquoi analysants et analystes doivent parler, écouter et deviner et non chercher à mettre des pensées *dans* l'esprit de l'autre.

– Mais on peut connaître notre cerveau, non ? – Bien entendu, nous avons un cerveau dont nous pouvons étudier la structure et le fonctionnement; mais que voyons-nous alors, sinon une suite, un labyrinthe de surfaces ? Ce que nous savons du fonctionnement cérébral, c'est ce qui se transmet entre les neurones dans les espaces synaptiques. Nous avons vu au chapitre précédent que même les neurones ne se touchent pas vraiment entre eux.

---

[9] Surtout si l'on considère que le terme « empathie » est à comprendre non comme un accès direct à ce qu'éprouve l'autre, mais « comme la saisie en l'autre de ce qui est étranger à mon moi et ce qui est étranger au sien »(Françoise Coblence, *Les attraits du visible,* PUF, Petite bibliothèque de psychanalyse, 2005, p. 50).

Ce qui du psychique de quelqu'un d'autre vient exciter nos organes de perception, ce sont les manifestations vocales qui frappent nos tympans, les mimiques faciales ou la gestuelle offertes au regard, la douceur d'une caresse, le goût d'un baiser, peut-être les senteurs subliminales des phéromones… On peut en éprouver un effet « en profondeur », mais ils n'en sont pas moins des expériences vécues à la surface de notre corps. Et si on cherche à aller au-delà, en fouillant avec nos instruments modernes la « profondeur » de notre cerveau, qu'obtenons-nous ? Des images sur les surfaces d'écrans lumineux. Nous pensions entrer dans l'espace intérieur, mais nous n'avons affaire qu'à une autre surface, une autre pelure...

Étant entendu que nous ne saurions nier la profondeur d'un puits, l'intérieur d'une maison ou d'une grotte, etc. on peut quand même étendre la logique des surfaces plus loin encore. L'anthropologue Tim Ingold propose que la réalité humaine en général est faite de cheminement (*wayfaring*) ; ce que nous appelons notre demeure n'est autre que le point, ou la suite de points, *par lesquels nous passons le plus souvent*. L'espace devient alors une question de fréquence, donc de temps... La réalité psychique aussi est faite de mouvements, de processus, d'événements et c'est la structuration temporelle différente de ces événements qui différencie le moi de la part refoulée de l'appareil de l'âme. Temporalité actuelle (ou a-temporalité) dans l'inconscient ; temporalité chronologique du côté du moi ; avec l'après-coup faisant la navette entre les deux. Mais nous avons vu qu'à partir des lignes décrivant le cheminement, Ingold passe ensuite au tissage de surfaces. Rien ne nous empêche de considérer alors l'appareil psychique comme une superposition de couches ou de strates dont la différence (qui, rappelons-le, détermine le système) est essentiellement temporelle.

La profondeur d'un oignon

Il reste que penser la structure temporelle, cela demande un effort. Il est difficile de se passer de représentations spatiales, puisque nous sommes de êtres animés qui nous déplaçons dans l'espace physique tri-dimensionnel et que nous comprenons (« saisissons ») mieux ce que nous pouvons voir et toucher. Néanmoins, pour ce qui concerne notre domaine, il faut insister sur le fait, banal et incontestable, qu'on ne peut pas savoir comment se présenterait à nos sens ce qui n'a pas de matérialité. Freud parle pourtant de la psychanalyse comme « psychologie des profondeurs ». Alors, considérant aussi que « psyché est étendue », allons-y pour une tentative de représentation spatiale: l'oignon me semble constituer un bon modèle.

On croit tenir un oignon tel un objet sphérique avec une surface externe et, à l'intérieur, un contenu, mais quand on enlève la couche la plus superficielle on rencontre une autre couche, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il ne nous reste plus qu'un « cœur » qui, regardé de plus près, est lui-même une superposition de couches plus intimement collées les unes aux autres. Et si on s'aventure à examiner au microscope de quoi est faite l'épaisseur d'une de ces pelures, on trouvera des cellules avec leurs membranes de

cellulose par dessus la membrane cellulaire active, qui elle-même encercle des organites présentant à leur tour des membranes, et ainsi de suite, jusqu'au niveau moléculaire, atomique et subatomique où, pour finir, les physiciens nous disent que le vide est, de loin, la part la plus importante !

Pourtant, un oignon ce n'est pas rien. Au plan macroscopique il a un poids, un volume, une densité, une saveur, la capacité d'irriter nos yeux… Si nous le prenons comme modèle, comme métaphore, c'est parce que les surfaces (les pelures) sont bien faites pour évoquer une stratification historique, une série de couches de temps psychique qui ne se laissent pas traduire en substance. Mais nous verrons que la figure de l'oignon comporte aussi une dimension éthique.

Autres objections

On demandera : – Qu'advient-il, selon le modèle de l'oignon, des « objets internes » ? – On sait que pour la théorie kleinienne, ce sont les fantasmes inconscients. Là encore il faut nous demander si nous portons véritablement dans notre appareil psychique – qui, rappelons-le, est une fiction théorique – des scénarios fantasmatiques tout formés, mais inconscients, et dans ce cas, comment nous pouvons savoir qu'ils ne se sont pas formés « in situ », au cours de la séance, quand le travail d'analyse en permet la mise en mots imagée[10]. C'est en tout cas ce que Freud dit des souvenirs, même ceux qui s'imposent à nous comme très vifs et insistants : ils *ne proviennent pas du* passé, dit-il, mais sont construits dans le temps présent et *à propos* du passé.[11]

C'est aussi ce que l'étude détaillée du rêve a révélé à Freud, comme nous avons pu le voir lors de notre lecture attentive de ces dernières années. Les rêves ne sortent pas d'un quelconque réservoir de rêves, mais sont chaque nuit nouvellement formés, produits de la rencontre d'une tâche de pensée restée en suspens et se poursuivant durant le sommeil avec le souhait inconscient qui, à la faveur du travail amorcé, se glisse dans la machinerie et la fait dévier vers d'autres fins. Les images du rêve ne sont donc que des images plus ou moins contingentes, investies de l'énergie pulsionnelle du souhait inconscient et donnant l'illusion d'être tri-dimensionnelles, mais s'évanouissent irrémédiablement quand nous essayons de les retenir.

On demandera ensuite : – *Quid* alors des scénarios répétitifs dans les névroses traumatiques ou des hallucinations dans les psychoses ? – Surfaces encore, activement recomposées, re-tissées par l'appareil psychique pour parer de manière urgente à la brèche étendue de sa surface d'origine. Comme le travail de rêve, mais dans des conditions

---

[10] Voir D. Scarfone, *« Fantasme et processus de fantasmatisation », Revue française de psychosomatique, n° 50, 2016, p. 47-68.*

[11] « Des souvenirs-couverture », *OCFP III*. Par ailleurs, un souvenir peut lui aussi se concevoir comme un agencement de surfaces : ce sont les images mnésiques, elles-mêmes sans profondeur, mais capables, dans leur combinaison, de donner une impression de profondeur.

moins favorables que le sommeil, ce travail de rapiéçage utilise ce qui est à portée de main : les images horribles de la scène du trauma, qui se sont pour ainsi dire gravées au fer rouge (*burnt-in memories*) ou, dans la psychose, images tirées des mythes réparateurs dominants : mythe du sauveur, du héros ou alors histoires de persécution, avec souvent une combinaison des deux aspects. Le problème est qu'après cette réparation urgente et en bonne partie inefficace, la paralysie psychique sous-jacente n'est pas résolue, de sorte que la temporalité reste empêtrée dans le cercle vicieux de la répétition : réparation hâtive de la brèche-échec-nouvelle tentative de réparation- échec…

Retour sur la deuxième topique freudienne

Lorsque, dans « Le moi et le ça » (1923, *OCFP XVI*), Freud avance que « le moi est avant tout un moi corporel, il n'est pas seulement un être de surface, mais lui-même la projection d'une surface », nous sommes évidemment confortés dans l'idée générale exposée ici, que nous n'avons affaire qu'à des surfaces. L'affirmation de Freud s'appuyait sur le fait de considérer le moi comme la couche la plus externe de l'appareil psychique, celle qui entre en contact avec l'environnement (i.e. le monde extérieur), le ça se logeant plus en profondeur, selon ce schéma bien connu de la figure 1. Cependant, lorsqu'il reprend ce schéma une dizaine d'années plus tard, il le modifie comme illustré dans la figure 2 :

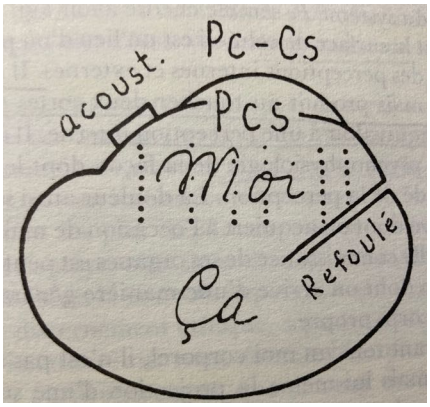


Fig. 1- Schéma de 1923 (*OCFP,* XVI, p. 269.)

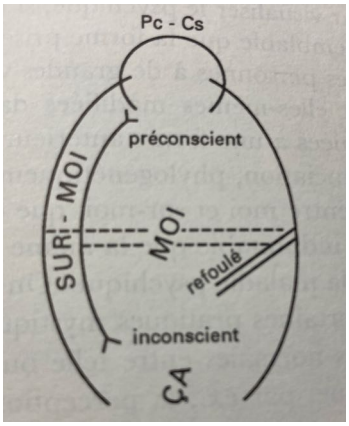


Fig. 2 - Schéma de 1932 (*OCFP,* XIX, p. 161.)

Dans le dessin de 1923, le ça semble totalement fermé et le surmoi n'est pas mentionné. Dans celui de 1932, inclus dans « La décomposition de la personnalité psychique »[12], le fond du ça est maintenant ouvert, le petit chapeau acoustique est disparu et juste au-dessous d'où il figurait apparaît le surmoi qui, quant à lui, semble faire le pont entre l'inconscient et le pré-conscient. Freud explique que le surmoi « plonge dans le ça » (p. 162). Ce qui ne change pas, c'est d'une part l'appareil de perception-conscience (noté

[12] *OCFP,* XIX

Pc-Cs), qui est comme la « pupille de l'œil » et qui, rappelons-le, au chapitre VII de *L'interprétation du rêve*, est décrit comme ayant deux surfaces, une tournée vers l'extérieur, l'autre vers l'intérieur. Rappelons aussi que le système *Pc-Cs* est par définition sans mémoire puisqu'il doit être à chaque instant libre pour accueillir de nouvelles perceptions. L'autre constante est la place du moi et surtout sa représentation comme une suite de tirets ou de pointillés, c'est-à-dire de traces : sans doute les traces des *différences* laissées par les rencontres du ça avec le monde extérieur.

Aussitôt après avoir décrit ce schéma, toujours dans le texte de 1932, Freud procède à une « exhortation » :

> « Dans cette partition de la personnalité en moi, sur-moi et ça, vous ne pensez pas bien sûr à des frontières tranchées, telles qu'elles ont été tracées artificiellement en géographie politique » ;

il propose de penser plutôt à

> « des champs de couleur qui se fondent comme chez les peintres modernes. Après avoir séparé, il nous faut laisser de nouveau confluer ce qui a été séparé. »[13]

Cette exhortation, qui nous demande renoncer à l'idée de frontières nettes, semble à première vue aller contre notre idée de surfaces, frontières ou limites. Ce serait vrai si nous avions posé ces frontières ou surfaces comme entourant des entités avec un contenu discret, à la manière des frontières politiques qui circonscrivent un pays ou ne région géographique. Pour ce qui nous concerne, c'est-à-dire l'appareil psychique, nous avons dit que derrière une surface nous ne trouverions qu'une autre surface, et avons évoqué les pelures d'oignon successives. Quand Freud recommande de « laisser de nouveau confluer ce qui a été séparé », il procède aussi à une mise en question des « entités », sauf que pour les abolir il doit en abolir les « frontières tranchées » comme celles des cartes géographiques. Il nous dit essentiellement que les *entités séparées* qui semblent se constituer quand il distingue entre moi, ça et surmoi, eh bien, elles sont en fait en continuité… Il nous demande d'oublier les frontières, puisqu'elles nous font penser à des entités discrètes. Or, malgré les apparences, notre métaphore de l'oignon va dans le même sens, puisque nos frontières, nos pelures, ne visant pas à séparer des entités, mais à signifier que l'*expérience* que nous pouvons avoir d'une profondeur psychique est en fait celle d'une succession de surfaces ou de frontières qui ne délimitent aucune entité discrète.

Nous avons vu aussi que puisque nous sommes dans un rapport système-environnement et que ce que nous appelons système n'est au fond que *la différence* entre le système et l'environnement, alors il n'y a aucun moyen d'*entrer* dans un système sans le dé-

---

[13] *OCFP,* XIX, p. 162.

truire. Nous ne connaissons un système que par ses effets à l'interface avec l'environnement qui, faut-il insister, peut être vu comme un autre système. Entre deux systèmes, ou entre système et environnement, il n'y a donc que des relations *tangentielles*.

On peut d'ailleurs considérer que la structure système-environnement s'organise elle-même potentiellement en pelures d'oignon successives. Prenons un système S avec son environnement E ; si nous les considérons ensemble, ils forment un système S', lui-même doté d'un environnement E' ; puis S' et E' peuvent être conçus comme formant un système S" à son tour doté d'un environnement E" et ainsi de suite (voir la figure 3) :

$$E^N\ (S^N\ (E"(S"\ (E'\ (S'\ (E\ (S)))))))$$



Figure 3- Réitération du rapport système-environnement finissant par donner une organisation en pelure d'oignon.

Comme on peut voir, notre « oignon » est un peu particulier en ce que les pelures semblent toutes se toucher en un seul point, alors que l'oignon réel a deux pôles. Nous le représentons ainsi parce que l'oignon que nous appelons « appareil de l'âme » ou « appareil psychique » a, en effet, un seul point de contact entre ses composantes. Ce « point de tangence », c'est le système de perception-conscience (*Pc-Cs*) qu'on retrouve dans les deux schémas de la deuxième topique que nous venons d'examiner plus haut (figures 1 et 2), mais qui est déjà présent dans le schéma du chapitre VII de *L'interprétation du rêve* (*OCFP V,* p. 594, fig. 4), *à condition de l'enrouler*. Si on se reporte à la fin du document 49, on trouvera un diagramme *enroulé* par Laplanche suivant la note de bas de page Freud (Fig. 5) :

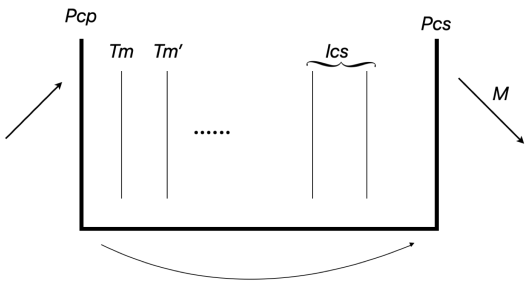


Fig. 4- Schéma « à plat » de Freud

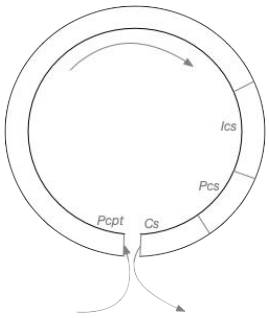


Fig. 5 - Schéma « enroulé » par Laplanche

Ce dernier schéma, bien qu'enroulé, conserve néanmoins un aspect linéaire, un rapport géographique qui n'a pourtant pas de correspondant dans la réalité. Les instances (Cs, Pcs, Ics) ne sont pas des lieux, ce sont des modalités de fonctionnement. On a donc avantage à les penser comme des flux psychiques dont la structure est, comme on l'a vu plus haut, temporelle plutôt que spatiale. On peut aussi concevoir que ces flux ou courants opèrent suivant des régimes énergétiques spécifiques. Au lieu d'en faire une succession géographique, nous les représenterons comme s'emboîtant ainsi (Fig. 6). Nous retrouvons le même point de tangence : la perception-conscience, *Pcp-Cs* où se croisent ces diverses « pelures ». Mais l'emboîtement ainsi conçu est encore trop suggestif d'une relation « géographique », alors rien ne nous oblige à emboiter ces courants psychique les uns dans les autres. Notre « oignon », n'étant pas une entité géographique, peut aussi s'épanouir en un bouquet d'anneaux ou de cerceaux (Fig. 7) :

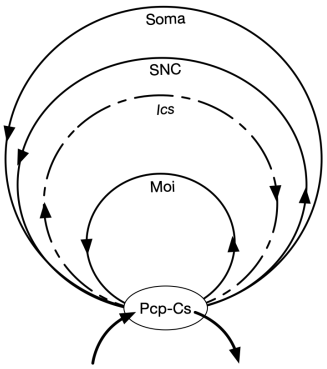


Fig. 6

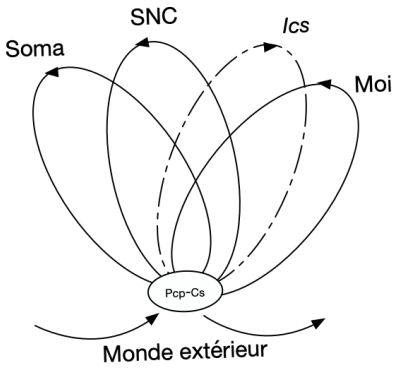


Fig. 7

*

Le modèle des surfaces a des conséquences significatives tant au plan théorique qu'à celui de la pratique. Si même lorsque nous avons l'impression de pénétrer en profondeur, nous ne rencontrons que des surfaces, il s'ensuit que pour ne pas empiéter sur le système psychique complexe de nos analysants, ce n'est pas à nous, analystes, mais à eux de procéder à « l'épluchage », au dé-tissage de la surface psychique à la faveur de la parole qui déroule son fil associatif. Cette parole, il faut bien sûr que quelqu'un soit là pour l'entendre. C'est ce que vise la méthode des associations libres doublée de l'attention en égal suspens de l'analyste. L'observance de la méthode psychanalytique est donc autant une question éthique qu'une question pratique et nos schémas incluent la dimension éthique dans notre façon de figurer les processus psychiques.

◊